

<b>Zeitschrift:</b>	Revue historique vaudoise
<b>Herausgeber:</b>	Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
<b>Band:</b>	57 (1949)
<b>Heft:</b>	4
<b>Artikel:</b>	Le marquis de Montesquiou et les émigrés de Bremgarten 1792-1796
<b>Autor:</b>	Grellet, Pierre
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-44417">https://doi.org/10.5169/seals-44417</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le marquis de Montesquiou et les émigrés de Bremgarten

## 1792-1796

Comme maint gentilhomme de la fin de l'Ancien régime, le marquis Anne-Pierre de Montesquiou-Fezensac appartenait au parti constitutionnel, c'est-à-dire qu'il acceptait la révolution pour autant qu'elle ne touchât point au principe monarchique. Descendant d'une ancienne et illustre famille de l'Armagnac, mais Parisien de naissance, il frisait la cinquantaine quand il entra dans le cycle révolutionnaire comme député de la noblesse de Paris aux Etats généraux. Il y arrivait éclairé par la philosophie, comme on disait alors, mais en homme de cour, formé aux usages de Versailles. Bel esprit, auteur de comédies de société, très frotté de lettres, il faisait partie depuis cinq ans de l'Académie française quand il vint, au printemps de 1789, prendre séance dans les rangs de son ordre.

Très répandu dans le monde, le marquis fut un des habitués d'un salon fréquenté par les grands seigneurs libéraux, celui de M<sup>me</sup> de Flahaut, logée au Louvre. Chez cette fille de commerçants et de financiers, anoblie par son mariage, intelligente, fine d'esprit, à la fois sceptique et passionnée, il rencontra deux familiers de la maison : Talleyrand, encore abbé, mais déjà fameux, et Gouverneur Morris, Morris l'Américain, Morris à la jambe de bois, comme on l'appelait, qui devait devenir le premier ministre des jeunes Etats-Unis en France<sup>1</sup>.

M<sup>me</sup> de Flahaut n'était pas demeurée insensible aux séductions du futur évêque d'Autun. En 1785, un fils était né de leur liaison. Il portait le prénom de Charles comme son père naturel

<sup>1</sup> ANDRÉ DE MARICOURT, *Madame de Souza et sa famille*. Emile-Paul Frères, éditeurs, Paris 1914.

et devint plus tard général de l'Empire, titre qui le rendit moins célèbre que celui d'amant de la reine Hortense et père de ce duc de Morny, qui fut une des brillantes cariatides du Second Empire.

Quant à Gouverneur Morris, sa ferveur non récompensée se transforma en longue amitié. L'ami fut plus fidèle que l'amant, ce qui est conforme à la règle.

Entré dans la politique, Montesquiou ne devait pas tarder à être entraîné plus vite qu'il n'aurait voulu dans le tourbillon qui s'élevait. Il fut un des membres de son ordre qui se réunirent au Tiers-Etat et il se mit à participer activement aux travaux de l'Assemblée.

Quoique variée, la formation de l'auteur de tant d'aimables comédies de salon était plus solide qu'il n'apparaissait. L'Ancien régime savait meubler les cerveaux sans les encombrer. Lorsque Montesquiou fut appelé au commandement de l'armée des Alpes et du Midi, il fit ses preuves. Il conquit à la France la Savoie par les armes et la persuasion. Une province nouvelle, la première, entrait dans le giron républicain.

Cette conquête, qui s'effectuait à la fin de septembre 1792, était suivie dans ses rapides péripéties avec une inquiétude croissante par les Genevois. De Paris, leur arrivaient des nouvelles dénonçant l'intention de Montesquiou de s'emparer de leur ville. Ils appellèrent alors à leur secours leurs alliés de Berne et de Zurich qui envoyèrent une armée.

Ces précautions n'étaient pas vaines. Le ministère girondin de Paris avait en la personne d'Etienne Clavière, réfugié genevois, un adversaire acharné du régime politique de sa cité natale. Il brûlait de le renverser avec l'aide du général Montesquiou. Celui-ci reçut effectivement l'ordre d'entrer à Genève si les opérations militaires lui en faisaient un devoir. Clavière pressait le mouvement. Pour les besoins de la cause, la cité de Calvin était dénoncée comme un repaire d'aristocrates. Plus réallement, on enjoignait au général d'« y pêcher tous les trésors que la France y avait enfouis », ainsi que l'écrivait Clavière à Montesquiou, qui dédaigna de répondre à cette « phrase de brigand », comme il l'appelait<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> ED. CHAPUISAT, *Figures et choses d'autrefois*. Genève et Paris 1920.

Mais, contrairement à l'attente de Clavière et des autres Genevois révolutionnaires, réfugiés à Paris, leurs compatriotes repoussaient énergiquement le présent de la liberté, apporté par l'armée française.

Se rendant compte de cet état d'esprit et le respectant, Montesquiou entra en pourparlers avec les délégués de Genève. Le 22 octobre, une convention fut signée à Carouge, aux termes de laquelle, Genève, d'accord avec Berne et Zurich, renonçait à conserver sur son territoire les troupes suisses, mais réservait tous ses traités antérieurs avec ses voisins. Autrement dit, elle conservait son indépendance.

Cet accord renversait les plans des ministres de Paris. A la Convention nationale, le Girondin Brissot, qui connaissait pourtant la Suisse pour y avoir séjourné, dénonçait « la capitulation ignominieuse faite par l'armée française et due à l'influence de l'aristocratie genevoise sur le général de Montesquiou »<sup>1</sup>.

L'heure de la disgrâce sonnait pour celui-ci. Il fut décrété d'arrestation. Il avait, fort heureusement pour lui, des amis dans la place. Averti à temps, il put, avec l'aide du Genevois d'Ivernois, s'enfuir quelques instants avant l'apparition des agents porteurs de l'ordre fatal. Sous prétexte d'une inspection, il vint à Genève à cheval, suivi d'un seul domestique, se rendit chez d'Ivernois, lui demanda de lui aider à traverser le lac pour se rendre à Coppet. Il s'échappa par cette voie, arriva, déguisé en charretier, à Nyon, puis à Rolle chez Necker.

L'ancien ministre de Louis XVI était inscrit sur les listes d'émigrés. A l'approche de l'armée républicaine, il avait jugé prudent de s'éloigner quelque peu de Coppet, trop proche de la frontière. Il s'était replié à Rolle, dans la maison que lui avait prêtée ou louée M<sup>me</sup> Salomon de Sévery et qu'on voit encore au centre du bourg : belle demeure bourgeoise, flanquée d'une tourelle<sup>2</sup>. Un soir, à sept heures, sans doute dans le salon du premier étage, tendu d'un papier peint de paysages à la manière de Paul et Virginie, M<sup>me</sup> de Staël était en train de lire à Ch. V. de Bonstetten, le bailli de Nyon, un article de la *Chronique de Paris*, de Condorcet, contenant des injures abominables à l'adresse de

<sup>1</sup> ED. CHAPUISAT, *op. cit.*

<sup>2</sup> PIERRE KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*.

Montesquiou, quand la porte s'ouvrit et le valet de chambre annonça : M. de Montesquiou. « Je sais bien d'où je viens, dit-il, mais je ne sais où je vais, et viens vous le demander. » Lui qui, quelques heures auparavant, commandait une armée de 50 000 hommes et auquel obéissaient vingt-sept départements, n'avait plus même une chemise à se mettre ; d'Ivernois lui avait prêté un habit et un chapeau, et il était venu en char à banc. Bonstetten l'interroge sur les intentions des Français à l'égard de la Suisse, et Montesquiou de lui répondre : « Si l'on vous attaquait, on commettrait le plus grand des crimes. » Sur quoi, Bonstetten écrivant à son ami Füssli le pria de bien recevoir Montesquiou à Zurich, car il avait « peut-être sauvé la patrie »<sup>1</sup>.

En entrant dans la triste condition d'émigré, Montesquiou ne s'enfonçait pas dans la solitude. Son attitude à l'égard de Genève lui faisait un climat propice. D'ailleurs, les constitutionnels bénéficiaient, en tant que modérés, d'un préjugé favorable auprès de ce qu'il y avait de plus éclairé dans la Suisse de la fin de l'Ancien régime. M<sup>me</sup> de Staël, qui avait beaucoup fréquenté et souvent patronné ce monde à Paris, accueillit Montesquiou comme une de ses relations.

La recommandation de Bonstetten à son ami Füssli de Zurich ne fut pas inefficace. Sur les bords de la Limmat avait ses attaches un autre Zuricois de vieille roche, Conrad Hottinger ou Hottinguer, comme il s'orthographiait volontiers depuis qu'après un séjour assez prolongé en Amérique, il s'était établi à Paris où il devait fonder, à la fin du Directoire, une maison de banque devenue célèbre sous son nom. Ce fut probablement sur ses conseils et ceux de Füssli que Montesquiou planta sa tente à Bremgarten, dans les bailliages libres d'Argovie, administrés par les huit anciens cantons, plutôt qu'à Zurich où le gouvernement devait user de prudence vis-à-vis des émigrés contre lesquels, de Paris, les hommes au pouvoir se montraient toujours plus menaçants.

Mais la fille de Necker ne manqua pas non plus d'introduire Montesquiou auprès de ses relations vaudoises. L'ex-général, qui semble avoir commencé à vivre dans un demi-incognito à

---

<sup>2</sup> Bibliothèque cantonale de Zurich. Citée par MARIE-L. HERKING, *Charles-Victor de Bonstetten*. Lausanne, La Concorde 1921.

l'auberge de Mézières en attendant de pouvoir s'installer à Bremgarten, se répandait dans le voisinage. On le vit à Mézery, fief des de Crousaz, à la Chablière, animée par Rosalie de Constant, à Bussigny, où M<sup>me</sup> de Montolieu tenait chaque été bureau d'esprit.

Montesquiou était homme de lettres plus encore qu'homme de guerre. Dans la copieuse correspondance qu'il engagea avec ses relations suisses, M<sup>me</sup> de Montolieu, particulièrement, la production littéraire contemporaine, ses propres ouvrages, les petits écrits de circonstance qu'il continuait à composer, tiennent, au début tout au moins, autant de place que les événements du jour.

Entre Bremgarten et les gentilhommières vaudoises s'échangeaient des billets qui s'inspirent de l'Ancien régime finissant bien plus que des frénésies révolutionnaires.

Je suis bien flattée, lui écrivait Rosalie de Constant, de ce que l'auteur des beaux vers à notre lac et de la charmante description de Bussigni veut bien que j'en aie une copie. J'irai les relire sous ces tilleuls où nous avons eu le bonheur de le voir assis parmi nous, et d'où l'on découvre les deux rives, dont l'une fut conquise et l'autre sauvée par lui ; nous demandons qu'il nous soit permis de joindre un peu d'amitié à la reconnaissance qu'il inspire aux habitants de l'heureuse rive.

Et Montesquiou de répondre galamment :

C'est bien moi qui dois des remerciements à l'aimable personne qui daigne placer dans son cabinet la faible ébauche que j'ai faite des objets qui l'intéressent. Je suis très fier que sous les tilleuls de la Chablière, en présence des objets que j'ai peints, on trouve quelque mérite à mes tableaux, et surtout que l'on ne trouve pas celui de Bussigni trop au-dessous de son modèle. Quant à moi qui suis revenu des vanités de ce monde, je fais peu de cas de « la rive conquise », mais beaucoup de « la rive heureuse ». Si, en effet, je ne suis pas tout à fait étranger à la paix qui y règne, si j'ai mérité quelque bienveillance de la part de ses habitants, ils ne pouvaient pour me le témoigner remettre leur procuration dans de meilleures mains<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> LUCIE ACHARD, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, II. Ch. Eggimann, Genève. s. d.

A Bremgarten, Montesquiou avait pris logis dans une assez belle maison bourgeoise que l'on voit encore à l'Obergasse de cette petite cité pittoresque, dont les vieux toits crêtent la colline de la Reuss qu'enjambe un vénérable pont de bois. Sa retraite fut troublée au printemps de 1793. Fuyant la débâcle de l'armée de Dumouriez dans les rangs de laquelle elle s'était réfugiée, M<sup>me</sup> de Genlis avait traversé toute l'Allemagne dans un pauvre cabriolet, emmenant sa pupille, la fille de Philippe-Egalité, Adélaïde d'Orléans, alors âgée d'une quinzaine d'années. La gouvernante était en outre accompagnée de sa nièce, Henriette de Sercey.

Après sept jours d'un voyage pénible, elles arrivèrent, au début de mai, à Schaffhouse, où le jeune duc de Chartres, le futur Louis-Philippe, rejoignit sa sœur Adélaïde. La petite troupe ne tarda pas à quitter cette ville, trop proche de la frontière, pour s'installer à Zurich. Les fugitifs descendirent à l'*Epée*, la fameuse auberge de l'hôtelier Ott. Celui-ci écrivait à sa femme, le 7 mai : « Hier soir sont arrivés beaucoup d'étrangers. Parmi eux, il y a le duc de Chartres... Tous dînent à cinq heures du soir et ils ont demandé le prix de tout ce qu'ils prennent. »<sup>1</sup>

Le fils de Philippe-Egalité, comme renégat de la monarchie qu'avec son père, il avait abandonnée pour la révolution, et comme transfuge de la révolution qu'il venait de quitter avec l'armée du traître Dumouriez, était en exécration à la fois au gouvernement terroriste de Paris, qui ne se montrait pas disposé à tolérer son séjour en Suisse, et aux émigrés royalistes, réfugiés nombreux dans les cantons.

Les magistrats de Zurich s'empressèrent d'expulser ces nouveaux arrivés, comme doublement compromettants. Ils prennent la route de Zoug, en se faisant passer pour Irlandais. M<sup>me</sup> de Genlis devient M<sup>me</sup> Verzenay, nom qu'elle échangera plus tard pour celui de Lenox. Chartres se fait appeler Ludovic, le premier d'une série de pseudonymes ultérieurs. Ils se dissimulent quelque temps sous ces déguisements jusqu'au moment où, raconte M<sup>me</sup> de Genlis dans ses *Souvenirs*, ils rencontrent fortuitement des émigrés qui reconnaissent le duc de Chartres

---

<sup>1</sup> RAYMOND RECOULY, *Louis-Philippe, roi des Français*. Les Editions de France, Paris 1930.

pour l'avoir vu autrefois à la cour de Versailles. Aussitôt, ils dévoilent son identité aux magistrats de Zoug qui mettent les élèves de M<sup>me</sup> de Genlis en demeure de chercher un autre asile.

C'est alors que celle-ci fit part de sa situation à Montesquiou, qui lui offrit sa bourse et son crédit. Il se chargea de faire recevoir les trois dames au couvent des Clarisses de Bremgarten. Cette maison religieuse, désaffectée depuis longtemps, se voit encore dans la partie basse de la petite ville, quartier d'églises et de chapelles dont le décor n'a que peu changé. Une inscription rappelle le séjour des proscrits.

De Zoug à Bremgarten, la distance n'est que de cinq lieues. Pour la franchir, il fallut user de précautions nouvelles. Chartres, qui signe Kambel, écrit à Montesquiou pour l'aviser que les fugitives voyageront séparément. Henriette de Sercey partira avec un domestique alsacien dont elle passera pour être la sœur. La princesse partira de son côté avec un valet de chambre et le fils du gouverneur de la ville de Zoug. Quant à lui, Chartres, il se met en route, avec son fidèle domestique Baudoin.

C'est le 27 juin 1793 que M<sup>me</sup> de Genlis et ses deux pupilles arrivent au couvent de Sainte-Claire. Elles vont y séjourner une année entière sous le nom de M<sup>me</sup> Lenox, tante de M<sup>11<sup>e</sup> Stuart. La trop célèbre pédagogue ne fut sans doute pas empruntée pour compléter son déguisement par sa conversation.</sup>

Aux Clarisses, les réfugiées mènent une vie strictement réglée : messe chaque matin, promenade trois fois par jour dans le jardin du couvent, courses, lectures, trois heures de peinture, harpe, piano. Le soir, tapisserie.

L'arrivée dans sa thébaïde de l'ex-gouvernante des enfants de Philippe-Egalité apporta à Montesquiou une agitation indésirée. Le commerce de la dame de Genlis n'était pas de tout repos. Désorientée, désargentée, désemparée, tombée de son haut après avoir joué pour la dernière fois son rôle d'égérie dans le brillant entourage du général Dumouriez, ses récentes vicissitudes avaient encore avivé sa susceptibilité naturelle. Montesquiou, veuf depuis de longues années, avait des habitudes de vieux garçon que ce voisinage encombrant ne tarda pas à incommoder. Il y eut entre eux des querelles et des raccommodements<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Correspondance manuscrite Montesquiou-Montolieu.

Mûri par la vie des camps, le jeune duc de Chartres se détachait de jour en jour de l'influence qu'avait si longtemps exercée M<sup>me</sup> de Genlis sur lui. Elle-même, dans son froid égoïsme, se détachait des deux pupilles qui lui restaient de la postérité d'un prince déchu et ruiné. Elle ne tenait encore à eux que dans l'espoir de tirer des secours de leur parenté. Elle en reçut en effet du vieux duc de Modène, leur grand-oncle qui, ayant conservé son trône modeste et ses biens dans le culbutis général, était encore en état de venir en aide aux siens.

Désireux de se soustraire à une atmosphère pénible, Chartres, accompagné de son inséparable Baudoin, entreprit, cet été de 1793, cette longue excursion pédestre dans les Alpes suisses, qu'il parcourut sac au dos, bâton à la main, dépensant trente sous par jour, couchant à la dure, sur la paille ou sur le foin quand des gîtes plus confortables se fermaient devant lui. Ce fut le début de ces dures années d'apprentissage qui devaient parfaire l'éducation du futur roi des Français tout en fortifiant ce sens de l'épargne et cette considération pour l'argent qui ne le quitteront plus. Ceux qui ont mangé de la vache enragée deviennent rarement des prodiges.

Il avait d'ailleurs une raison pour ne séjourner nulle part : c'était l'insécurité de sa situation. Les cantons, intimidés par les menaces de la Convention, ne voulaient plus recevoir les généraux constitutionnels, considérés à Paris comme rebelles.

Montesquiou s'inquiétait pour son protégé, revenu à Bremgarten au début de l'automne. Il se souvint à propos d'un officier grison du nom de Jost, qui avait autrefois servi sous ses ordres et qui était alors, comme les journaux le lui avaient appris, administrateur d'un institut de jeunes gens nouvellement ouvert au château de Reichenau, dans le site pittoresque et sauvage où le Rhin moyen vient parmi les rochers mêler ses eaux rapides à celles du Rhin antérieur. Jost avait gardé une vive considération pour son ancien général ; il acquiesça à sa demande en promettant de ne pas trahir l'incognito du jeune instituteur ; son identité fut révélée seulement aux deux directeurs de l'établissement, dont l'un, Emmanuel de Tscharner, devint par la suite président de l'assemblée des Ligues, en fait premier magistrat du pays grison.

C'est ainsi qu'un soir de la fin d'octobre 1793, un jeune homme de mine distinguée se présenta dans la cour du château.

Il portait son mince bagage au bout d'un bâton et demanda en allemand, avec un accent étranger, à parler à M. Jost, administrateur. Son domestique l'avait accompagné jusque dans le voisinage, puis le jeune homme s'était chargé lui-même de son bagage pour ne pas attirer l'attention. Quelques jours plus tard, les élèves, dont l'un devait consigner ses souvenirs, apprirent que le jeune maître s'appelait M. Chabos et qu'il enseignerait le français et les mathématiques. D'emblée, ses manières aimables avaient conquis les jeunes gens. Chacun souhaita faire partie de sa classe. Mais le conseil des maîtres, devant lequel il eut à passer un examen, estima qu'il était encore trop peu exercé à l'enseignement en langue allemande pour qu'on pût lui confier une classe. On lui donna provisoirement un certain nombre d'élèves auxquels il devait en particulier apprendre le français, les mathématiques et l'anglais. Pendant son séjour à Reichenau, qui dura d'octobre 1793 au commencement de juin 1794, il habita une chambre donnant sur la galerie de l'aile qui se termine par la chapelle du château. C'est celle qu'on visite encore, ornée en 1845 par les soins de Louis-Philippe de deux copies de portraits de Winterhalter, figurant l'un le jeune M. Chabos en simple habit bourgeois, l'autre le roi des Français en riche uniforme ; plus tard, par les soins de la reine Marie-Amélie, des portraits du fils et du petit-fils du roi, le duc de Chartres et le comte de Paris, ainsi que d'une autre relique, plus mélancolique, la plume d'acier dont se servait pour sa correspondance le vieux roi exilé en Angleterre<sup>1</sup>.

« Vous n'ignorez pas, avait écrit Jost à son directeur Tscharner, le 16 octobre, combien je suis obligé au général, et comme vous me voulez du bien et m'avez en amitié, j'ose espérer que vous me rendrez ce service. » Le directeur fit au conseil de l'école le rapport suivant au sujet de l'examen passé par Chabos : « Chabos est un aimable jeune homme qui fait preuve de connaissances excellentes non seulement en philosophie et dans sa langue maternelle, mais en allemand, en italien, en anglais, ainsi qu'en histoire, etc. et il pourrait en particulier enseigner la géométrie,

<sup>1</sup> CHR. KIND, *Schloss Reichenau im Kanton Graubünden*. Von Sprecher et Plattner, imprimeurs, Coire.

JOH. BAPTIST VON TSCHARNER, *Geschichte des Aufenthaltes des Herzogs von Chartres in Reichenau 1793-1794*. Manuscrit en possession de la famille von Tscharner-St. Margarethen.

ULRICH VON PLANTA, *Mein Wohnhaus*. Manuscrit.

branche pour laquelle il se propose. » L'élève de M<sup>me</sup> de Genlis faisait honneur aux méthodes de sa gouvernante, née avec la bosse de la pédagogie.

Le prince ne se montrait pas difficile au sujet du traitement. Ses moyens étaient épuisés pourtant, et il ne possérait pour tout bien qu'un diamant qu'il désirait conserver comme dernière ressource. Il fut convenu qu'il recevrait, outre le vivre et le couvert, un modeste traitement qu'il s'engageait même à rembourser quand il serait revenu à meilleure fortune.

Il faisait table commune avec les maîtres et les élèves. Jost écrivait à Tscharner : « Le jeune Français a mangé de très bon appétit à la table des élèves. » Toutefois, le brave économie de Reichenau donnait, sur ce chapitre, des renseignements un peu différents à son ancien général. Avec sa franchise de « bon Grison », comme il l'écrivait lui-même à Montesquiou, il s'offusquait quelque peu des goûts d'aristocrate que conservait le prince dans la condition où il était réduit. Il observait avec étonnement que le jeune Chabos avalait les médecines avec plus de goût que la cuisine de l'institut, qui n'était sans doute pas des plus raffinées. « Je crois, écrivait-il dans son français approximatif, qu'il y a plus de mets qu'il ne mange pas que ceux qu'il mange. Jugez comme il se trouve mal de ma table frugale... Quand un plat ne lui convient pas, il mange un morceau de pain de plus... <sup>1</sup> »

Mais l'excellent homme était plein d'attentions. Il lui faisait porter dans sa chambre du raisin et des poires et poussa la complaisance jusqu'à lui faire donner des draps de garde-suisse, comme l'annonçait Chartres à Montesquiou, « car les petits draps de ce pays-ci sont bien incommodes. »

En fait de linge, le prince avait des exigences qui ne caderaient guère avec les habitudes passablement frustes de la maison. « Il a, écrivait Jost à Montesquiou, des chemises très fines et en change tous les jours, ainsi que les mouchoirs de cou. Je lui ai dit que nous étions accoutumés à faire la lessive du gascon (c'est-à-dire retourner la chemise) et que je l'engageais fort de se faire faire quelques chemises de nuit, soit pour moins déchirer les fines, soit pour pouvoir les porter plus longtemps sans les

---

<sup>1</sup> RAYMOND RECOULY, *op. cit.*

faire blanchir. Car si on les fait blanchir hors de la maison, on blanchit mal ; et dans la maison, on ne blanchit pas toutes les semaines. »

Ainsi, l'exilé avait conservé tout au moins quelques dépouilles d'une garde-robe richement pourvue sans doute par son père, qui fut un des plus grands dandys de Paris.

Reichenau n'était pas beaucoup mieux fourni en livres qu'en literie. « La bibliothèque, annonçait Chabos à Bremgarten, est ce qu'il y a de moins bien monté. Elle se borne actuellement à un Rousseau incomplet. Il y a un Raynal allemand et quelques livres classiques. »

Et Montesquiou de lui envoyer une caisse de livres dont il se montre enchanté.

A peine le jeune professeur avait-il commencé à prendre ses habitudes qu'une terrible nouvelle le surprit : le 13 novembre, il apprit que sept jours auparavant son père, Philippe-Egalité, était monté à l'échafaud. Son fils, qui avait appris à prendre de l'empire sur lui-même, dut faire effort pour ne pas trahir son incognito par les manifestations de sa douleur. Ici encore, le bon Jost se montra secourable : « Si je n'avais pas pris le parti de me promener avec lui au grand air la moitié de la nuit, mande-t-il à Montesquiou, il ne serait pas sitôt revenu à lui. En rentrant, il s'est couché et moi, sur un matelas, à côté de lui. »<sup>1</sup>

Selon les souvenirs écrits plus tard par de Tscharner<sup>2</sup>, le prince ouvrit son cœur à ses protecteurs. Depuis des années, les cendres du foyer familial étaient refroidies. Longtemps abusé, Chartres ne se faisait plus d'illusions sur le rôle de M<sup>me</sup> de Genlis dans la faillite conjugale du ménage princier. Sa pensée se reportait vers sa mère, fille du duc de Penthièvre, désormais abandonnée en plein régime terroriste. Egalité avait dilapidé une grande partie de ses biens, mais sa femme en possédait encore de considérables qui éveillaient d'autant plus l'envie des hommes au pouvoir qu'ils avaient grand besoin d'argent pour leurs guerres. La fortune de la duchesse fut placée sous une administration officielle. D'après les nouvelles qui filtraient à Reichenau, il était fortement question de faciliter le séquestre de ce riche patrimoine en déportant sa propriétaire à Madagascar.

<sup>1</sup> RAYMOND RECOULY, *op. cit.*

<sup>2</sup> J.-B. VON TSCHARNER, *op. cit.*

Si l'on n'en vint pas à cette extrémité, ainsi que devait l'apprendre Chabos plus tard, c'est que la veuve de Philippe-Egalité parvint, grâce très probablement à des complicités payées, à se faire transférer de sa prison dans la fameuse maison de santé du Dr Belhomme à Passy, où les détenus, internés sous prétexte de maladie, avaient des chances d'échapper aux griffes de Fouquier-Tinville.

Cette crise précipita l'évolution politique du fils du duc d'Orléans qui, désormais héritier du titre, acheva de rompre avec la révolution à laquelle il avait donné tant de gages. Le régime auquel il s'était sacrifié le reniait, le rendait orphelin, le condamnait aux misères de l'exil, mais la France était attaquée par des armées étrangères, aidées de Français qui portaient les armes contre leur propre patrie. Il se sentait aussi éloigné des émigrés de Coblenz que du comité de Salut public, mais son sang français ne pouvait s'empêcher de vibrer à la bravoure des soldats républicains.

A Bremgarten, M<sup>me</sup> de Genlis, de son côté, avait reçu à quelques jours d'intervalle la nouvelle de l'exécution de son époux, le marquis de Sillery, et de Philippe-Egalité, le père de ses élèves. Elle perdait coup sur coup son mari et son amant. Aussi longtemps que possible, on cacha la nouvelle à M<sup>me</sup> Adélaïde qui relevait de maladie.

Les préoccupations de son frère étaient loin de n'être que politiques. Il en avait d'ordre pécuniaire et familial. Il fut informé de l'existence d'une partie de la fortune que son père avait eu l'heureuse inspiration de placer en Angleterre, alors que la France devenant peu sûre, il avait fait passer la Manche à Adélaïde, accompagnée de M<sup>me</sup> de Genlis. Au sujet de ces fonds, Chartres eut avec la trop habile gouvernante des démêlés qui contribuèrent fortement à accentuer sa méfiance à son égard. De Reichenau même, au témoignage de Tscharner, il chargea un homme d'affaires de sauver son héritage. Il put, chose étonnante, entreprendre ces démarches sans dévoiler le secret de ses origines<sup>1</sup>.

Il appréhende que M<sup>me</sup> de Genlis, forte d'une procuration que lui avait donnée le duc d'Orléans en la chargeant de sa fille, lors du départ pour l'Angleterre, enlève sa pupille et la retienne

<sup>1</sup> J.-B. von TSCHARNER, *op. cit.*

comme gage de ce qu'elle considère comme ses intérêts dans la succession du duc d'Orléans.

Fort heureusement, dans l'état où l'Europe se trouvait alors, les départs étaient plus faciles à comploter qu'à effectuer. Tout l'hiver se passe en un échange de pièces comptables entre Reichenau et Bremgarten, longue et minutieuse discussion où les deux partenaires prennent à témoin Montesquiou de la justice de leur cause. Celui-ci ne tarda pas à être édifié. « La sœur du duc de Chartres, écrira-t-il plus tard, a une gouvernante d'une habileté rare pour soutirer l'argent d'autrui. »<sup>1</sup>

Dans ce débat, le futur Louis-Philippe se montre d'ailleurs fort minutieux calculateur. Pour éviter ce qu'il craint, il se décide de faire partir sa sœur pour Fribourg où une vieille parente, la princesse de Conti, s'était réfugiée (repliée, aurait-on dit de nos jours). Cette ville était alors le grand refuge du clergé séculier, réfractaire à la constitution civile, et du clergé régulier, chassé de ses monastères. On y comptait deux mille ecclésiastiques, tant émigrés que déportés<sup>2</sup>. Cette princesse, à laquelle Adélaïde, qui était sa petite-nièce, avait écrit une lettre, probablement inspirée par Chartres, n'eut pas de peine à lui trouver un asile au monastère de la Visitation, mais éprouva plus de difficultés à obtenir l'autorisation du gouvernement fribourgeois. Le Sénat ne l'accorda qu'à condition que M<sup>me</sup> d'Orléans habiterait un couvent dont elle ne sortirait pas. Tout étant réglé, la comtesse Pons-Saint-Maurice, dame d'honneur de la princesse de Conti, vint chercher Adélaïde à Bremgarten.

Dans le monde des émigrés, l'arrivée de la jeune princesse à Fribourg fut un événement. Norvins, dans son fameux *Mémorial*, publié bien des années après, s'en fit le narrateur.

Vers la fin de l'été 1793, y lit-on<sup>3</sup>, toute la ville de Fribourg avait été en émoi au sujet d'un événement qui, dans nos jeunes et ardent imaginations avait pris bientôt une couleur romanesque. Le couvent des Ursulines, je crois (c'était en réalité celui de la Visitation) s'était ouvert la nuit à l'arrivée d'une voiture de laquelle deux femmes, l'une

<sup>1</sup> Correspondance Montesquiou-Montolieu.

<sup>2</sup> TOBIE DE RAEMY, *L'émigration française dans le canton de Fribourg 1789-1798*. Fragnière, Fribourg 1935.

<sup>3</sup> L'auteur antidate de plus d'un an et fait des rapprochements qui n'eussent plus été de mise au moment de son récit.

d'un âge mûr et l'autre très jeune, disait-on, étaient descendues mystérieusement, puis l'inflexible porte du monastère s'était refermée sur elles. Il suffisait sans doute que, contrairement à la règle de tout couvent de femmes cloîtrées, cette porte eut été ouverte la nuit pour saisir fortement l'attention et exciter la curiosité. Le lendemain matin, tant on est porté à espérer ce que l'on désire, le bruit se répandit que la jeune personne était Madame Royale (la fille de Louis XVI, alors prisonnière au Temple), âgée d'environ quinze ans, et que l'autre dame était la reine. Le couvent fut bientôt assiégié, c'est à dire cerné par tout ce que nous étions d'émigrés et de serviteurs de la famille royale, Suisses et Français. Mais les murs étaient sourds à nos vœux et nous eûmes recours à l'obligeance d'une dame de la ville qui, proche parente de la supérieure, se chargea d'aller pénétrer ce mystère. Elle nous apprit alors que la jeune personne était la princesse Adélaïde d'Orléans que la princesse de Conti, sa tante, avait envoyé chercher afin de l'avoir près d'elle à Fribourg où elle s'était retirée. Je dois le dire, le désexcitantement de notre folle espérance fut une douleur véritable.

Toutefois, les émigrés, quoique déçus, ne reportèrent pas sur la jeune princesse les légitimes ressentiments qu'ils vouaient à son père Philippe-Egalité.

Un intérêt réel, poursuit Norvins, s'attacha donc à Mademoiselle qui, par une raison d'Etat fribourgeoise, fut condamnée sous les yeux de Madame la princesse de Conti, sa tante, à une véritable détention dans ce couvent où aucune des dames de l'émigration ni de la ville ne put être admise à la voir. Tout à coup orpheline de ceux qui l'avaient aimée comme sœur et comme fille, abandonnée à l'incertaine garantie d'une hospitalité étrangère, déchue sans espoir du haut rang où le ciel l'avait fait naître, Mademoiselle d'Orléans n'avait au-dessus d'elle en fait de malheur que la princesse dont le rang était supérieur au sien ; Madame Royale seule était plus malheureuse que Mademoiselle ! Aussi, une sorte de chevalerie nous amenait souvent au pied de la tour du monastère<sup>1</sup>.

La princesse de Conti, plus que sexagénaire, se dépensait de son mieux pour soulager les misères. Arrivée en juillet 1791 avec cinq laquais et cinq chevaux, on la voit réduire successivement son train de maison, épargner sur sa nourriture et son vêtement. Vêtue d'une robe qui ne lui avait coûté que 18 fr., portant de fortes chaussures munies de semelles assez épaisses

<sup>1</sup> NORVINS, *Mémorial*, publié par Lanzac de Laborie, II, 23.

pour ne pas sentir trop les pavés, elle se rendait chaque jour, par quel temps qu'il fût, à la Visitation pour voir sa nièce<sup>1</sup>.

Ayant assuré, tout au moins provisoirement, le sort de sa sœur, le duc de Chartres avait achevé autrement et plus tôt qu'il le pensait son professorat de Reichenau. Son départ eut une cause officielle, la seule connue des professeurs et des élèves, et une cause intime que Jost et Montesquiou eurent à débattre. La première, rapportée dans le récit manuscrit rédigé par Tscharner, se trouverait dans les troubles politiques qui agitèrent les Grisons en 1794. Les dirigeants de l'institut de Reichenau appartenaient au parti dit patriote, violemment dénoncé comme responsable du renchérissement par une assemblée extraordinaire des Ligues. Le pays était en pleine fermentation. Des troupes menaçantes descendaient de l'Oberland en traversant Reichenau pour gagner Coire. Un jour, Chartres assista aux discussions passionnées de Coire : ce qu'il vit et entendit mûrit sa résolution de quitter un asile qu'il ne pouvait plus considérer comme sûr.

Il le quitta en juin 1794 et se rendit chez Montesquiou à Bremgarten. Pendant plusieurs mois, il resta en rapports épistolaires avec Tscharner. Il lui exprime sa gratitude de l'accueil reçu à Reichenau, s'intéresse aux délibérations de l'assemblée des Ligues, dont Tscharner devient président à la fin de l'année, et exprime sur la situation et l'avenir de la France des considérations qui ne manquent pas de justesse. Il ne croit pas au triomphe définitif de la République, mais pense que la chute de Robespierre et la réaction thermidorienne prolongeront la durée du régime, avec le retour à la modération<sup>2</sup>.

Avec Jost, la correspondance se continua aussi, mais sur un tout autre sujet. C'est dans les lettres qu'adressa à Montesquiou l'ex-officier au service de France qu'on trouve sans doute la raison véritable de la fin du professorat de Reichenau. Cause banale et non des plus reluisantes. Le futur roi des bourgeois n'était pas resté insensible aux charmes rustiques de la cuisinière du collège. Elle s'appelait Marianne Banzori. Cette idylle ancillaire ne fut pas sans suites. Marianne fit à Jost la confidence de son état après le départ de son Chabosli, comme elle l'appelait.

<sup>1</sup> TOBIE DE RAEMY, *op. cit.*

<sup>2</sup> CHR. KIND, *op. cit.*

L'ancien subordonné de Montesquiou fut beaucoup moins désolé de perdre son professeur que de perdre sa cuisinière. Il s'en plaignit amèrement au général. « Je ne suis pas fâché contre M. Chabos d'avoir fait un enfant à une fille, lui écrivait-il, mais je suis fâché contre lui de l'avoir fait à ma cuisinière. »<sup>1</sup>

Chargé malgré lui de liquider cette désagréable affaire, l'économe de Reichenau ne fait grâce à Montesquiou d'aucun de ses ennuis, d'aucune de ses dépenses, dont il établit un compte détaillé. Un voiturier de ses amis se chargera de la cuisinière pour la conduire faire ses couches à Milan. De Bremgarten, les frais durent être réglés par le marquis, car les quelques lettres écrites à Marianne Banzori par son séducteur furent rendues. En mauvais allemand, elle sont au nombre de cinq et s'échelonnent entre le 4 juin et le 20 septembre 1794. Il est presque superflu de relever que leur ton va *decrescendo*. La première est encore tout émue de la récente séparation :

Après m'être arraché avec tant de précipitation de tes chers bras, près de ce pont fatal, j'aurais voulu retourner auprès de toi, ma grande chérie. J'avais fait demi-tour, mais tu étais déjà loin et je n'avais que la triste perspective de ton départ. Je me suis embarqué avec la mort dans l'âme. Les bateliers ont dit de toi que tu étais un charmant petit être et cela m'a fait plaisir. Tu vois donc que je ne suis pas le seul qui te trouve jolie.<sup>1</sup>.

La scène des adieux dut se passer à Wallenstadt, dont le lac servait alors de voie de transport aux voyageurs.

« Mes chers et fidèles amis, dit encore le naïf amoureux, m'ont reçu avec joie, mais ils m'ont dit que j'avais l'air triste. Le vieux (il entend Montesquiou) a dit que je pourrais rester tranquille, que personne ne dira rien. Réponds-moi par une longue lettre. »<sup>1</sup>

Et le prince donne comme adresse celle de son domestique Baudoin, à Bremgarten, par Zurich.

Trois semaines plus tard, Chabos qui aime encore de tout son cœur « sa chère et bonne petite », s'inquiète de savoir son secret découvert par la domesticité de Reichenau. Marie et Catherine savent qu'il y a correspondance entre le professeur

---

<sup>1</sup> RAYMOND RECOULY, *op. cit.*

et la cuisinière, qui n'a pas su garder le silence, en dépit de toutes les recommandations de son amoureux, qui s'en montre fort peiné.

Le 2 juillet, le prince, qui félicite son trésor d'écrire ses lettres plus lisiblement, est déjà moins avide de recevoir de ses nouvelles : « Tu as raison de ne pas m'écrire si souvent, quand tu es si occupée à faire tant de cuisine toute la semaine. Tant que tu te portes bien et que tu es contente, tu ne dois pas t'inquiéter de moi. »<sup>1</sup>

L'infortunée Marianne aurait voulu se rapprocher de son séducteur qui lui répond, assez alarmé, le 29 juillet : « Je serais enchanté si je pouvais te trouver une place ici. Mais je ne sais comment le demander. Quand un jeune homme recommande une jeune fille, on s'imagine tout de suite des choses... J'espère que tu le comprendras... Notre vieille cuisinière ici est plus méchante que toutes celles que tu as connues. C'est une peste pour la maison. Mais c'est la bonne amie du vieux Français. Il faut avoir de la patience avec elle. »<sup>1</sup>

Il semble que Montesquiou n'avait pas le droit d'être trop sévère pour l'incartade de son protégé. La dernière lettre de cette curieuse correspondance, puisée dans les archives des barons Hottinguer, les correspondants et les hommes d'affaires de Montesquiou et du prince à Zurich, et publiée par M. Raymond Recouly, est du 20 septembre. Elle est extrêmement brève et parfaitement banale :

Je t'ai écrit par le dernier courrier, ma chère petite. Ce n'est pas ma faute si tu n'as pas reçu ma lettre que j'ai remise exactement au messager. A part cela, rien de nouveau à te dire. Je me trouve bien ici et je serais bien content si tu pouvais venir dans le voisinage. Je ne sais pas si je resterai encore longtemps ici. Tranquillise-toi. Je ne t'oublie pas et je t'aime de tout mon cœur<sup>1</sup>.

L'enfant naquit à Milan en décembre 1794. Il fut placé aux enfants trouvés de la ville sous le nom de Louis Chabos. Une somme d'argent fut donnée par Jost de la part de Montesquiou pour qu'on l'entourât de soins particuliers. Il serait curieux de savoir, se demande Raymond Recouly, ce qu'il est devenu.

---

<sup>1</sup> RAYMOND RECOULY, *op. cit.*

Certains curieux de la petite histoire ont cru le retrouver en la personne d'un écrivain fort oublié aujourd'hui, quoique académicien : Jean-Julien Vatout, auteur de récits et de chansonnnettes qui ne lui ont guère survécu. Ce Vatout fut un familier de la cour des Tuileries. Toute sa vie, Louis-Philippe s'occupa de lui avec une affection et une constance quasi paternelles. Grâce à son influence, l'écrivain fut élu à l'Académie française. Ce fut en janvier 1848. La dernière heure de la monarchie de Juillet allait sonner. Moins de deux mois après, l'académicien frais émoulu suivit fidèlement le monarque détrôné en Angleterre ; le 3 novembre suivant, Vatout mourait entre les bras de Louis-Philippe qui l'avait veillé pendant sa maladie. Cette longue sollicitude s'expliquerait mal sans l'existence d'un lien secret<sup>1</sup>.

En disant à son amante délaissée qu'il ne savait pas s'il resterait encore longtemps à Bremgarten, le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par la mort de son père, soulevait le voile sur les projets qui commençaient à mûrir dans son esprit. Alors que se dénouait l'idylle de Reichenau, une figure nouvelle était apparue à Bremgarten. C'était une autre épave de l'émigration, M<sup>me</sup> de Flahaut. Montesquiou avait continué à correspondre tant bien que mal avec cette amie de longue date qui vivait retirée à Londres où séjournaient aussi, plus confortablement, Talleyrand et M<sup>me</sup> de Staël. Celle-ci, après d'autres, avait supplanté M<sup>me</sup> de Flahaut dans ses amours avec l'ex-évêque d'Autun. M<sup>me</sup> de Flahaut avait vécu besogneusement jusqu'au jour où elle s'avisa qu'elle pourrait peut-être tirer parti de sa plume. Elle écrivit son roman d'émigration, *Adèle de Sénanges*, qui fit le tour de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, consacrant en un jour la jeune réputation littéraire de son auteur. Montesquiou lui en avait fait la préface et ce fut lui qui lui conseilla de venir le rejoindre en Suisse.

Dès lors, cette charmante femme, devenue romancière illustre et la tête peut-être un peu trop farcie de littérature, joue un rôle dans la correspondance de Montesquiou. Le ci-devant marquis-académicien trouvait à qui parler, le goût des belles-lettres survivant tenacement en lui à toutes les vicissitudes de sa patrie et à tous ses malheurs particuliers.

---

<sup>1</sup> ROGER RÉGIS, *Un premier amour*. « Gringoire », 24 octobre 1941.

L'ancienne amie de Talleyrand arrivait en Suisse avec le manuscrit d'un nouveau roman qu'elle aurait voulu faire éditer à Lausanne sous les auspices de M<sup>me</sup> de Montolieu, à qui elle fait adresser force compliments par son hôte de Bremgarten. Mais sa santé lui donne des inquiétudes et elle n'a pas la permission d'habiter le canton de Berne dont Lausanne était encore un bailliage. Ses projets de voyage dans le pays de Vaud s'en trouvèrent sans cesse remis. « Heureusement, dit avec galanterie Montesquiou à sa correspondante, qu'elle ne connaît pas tout ce qu'elle perd en n'allant pas à Lausanne. Elle est bien ici, mais la brillante société de Mézery n'est pas remplacée. »

M<sup>me</sup> de Flahaut traînait dans son sillage plus d'un de ses amis de l'heureux temps. A peine avait-elle pris pied à Bremgarten qu'elle apprit que son fidèle Gouverneur Morris, un des chers habitués de son salon du Louvre, était arrivé à Lausanne. C'était chez lui qu'elle s'était réfugiée le 10 août quand les assaillants des Tuileries avaient braqué un canon devant ses fenêtres du Louvre.

Il ne semble pas que la rencontre ait eu lieu, mais cette reprise de contact ne devait pas être inutile. Une des moindres surprises de la nouvelle arrivante n'avait pas été de se trouver en présence de M. Corby que lui présenta Montesquiou. En ce jeune homme de vingt-deux ans, elle reconnut sans peine un visage familier aux Parisiens : le fils de Philippe-Egalité. Revenu assez piteusement de Reichenau, celui-ci, voyant l'Europe de plus en plus révolutionnée, nourrissait le dessein de se rendre aux Etats-Unis où il espérait trouver liberté et protection. Morris fut une providence. Il envoya cent louis pour défrayer le voyage du jeune homme jusqu'à Hambourg où il devait s'embarquer. Il lui promit en outre la protection du gouvernement américain.

Cette rencontre, dans une petite ville des bailliages libres d'Argovie, du prince d'Orléans et de M<sup>me</sup> de Flahaut, dont la vertu ne passait point pour farouche, défraya naturellement la chronique. Les contemporains et plus tard les historiens eurent matière à glosier, car l'auteur d'*Adèle de Sénanges*, qui était entrée dans cette seconde jeunesse souvent si capiteuse pour les hommes de la vingtième année, poussa la sollicitude jusqu'à manifester le désir de quitter sa retraite pour accompagner le prince à Hambourg. Il est plausible de supposer qu'elle craignait

de voir retomber son protégé sous l'influence de M<sup>me</sup> de Genlis, retirée à Altona, aux portes d'Hambourg. D'ailleurs les deux femmes ne s'aimaient point. Elles faisaient partie l'une et l'autre de la gent irritable des écrivains.

Le voyage, projeté dès janvier 1795, fut retardé jusqu'en mars, faute de numéraire, apparemment. Montesquiou était aux abois. Il lui restait en mars 28 louis pour toute fortune et il devait en rendre 25 sur 75 empruntés au banquier Pallard, Genevois, demeurant à Lausanne, un des bailleurs de fonds des émigrés. Il se décrit comme un vagabond de cinquante-cinq ans, ruiné et proscrit. Il fallait attendre les subsides de Gouverneur Morris. Entre temps, M<sup>me</sup> de Staël pressait M<sup>me</sup> de Flahaut de venir à Lausanne. Celle-ci toutefois, outre ses empêchements matériels, n'éprouvait que peu d'envie de rejoindre celle qui avait été l'intime amie d'un amant dont elle gardait le souvenir, avec constance mais sans fidélité. Ses sentiments ne furent sans doute guère changés quand la fille de Necker s'avisa de lui demander de l'aider à faire revenir d'Amérique à Hambourg l'évêque d'Autun et d'aller l'y rejoindre de concert.

Montesquiou, assez bien placé pour connaître les sentiments des deux hôtes qui vivaient sous son toit, innocente M<sup>me</sup> de Flahaut, mais plus encore celui pour lequel, peut-être, elle soupirait en secret. « Il est bien un peu épris de la jolie voyageuse, écrit-il, mais son sommeil n'en est pas moins paisible. » La passivité du jeune homme l'agace quelque peu. « Ses vertus, dit-il encore, n'ont pas d'activité et il n'est pas assez héroïque pour la révolution française, ni la révolution digne de lui. » Ailleurs, il parle, en termes plus nets, de sa « nigauderie baptismale. »

Le 10 mars 1795, la caravane se met en route, le duc accompagné de Montjoye, son fidèle écuyer, de son dévoué domestique Baudoin, M<sup>me</sup> de Flahaut de sa femme de chambre. Laissons les deux principaux voyageurs à leur destinée. Celle de M. Corby est assez connue ; celle de sa compagne occasionnelle devait sensiblement s'améliorer. Elle poursuivit une carrière littéraire assez fructueuse, devint l'épouse de M. de Souza, ambassadeur du Portugal à Paris, fut la mère tendre de son fils Charles de Flahaut, enfant de l'amour, et la grand-mère non moins attentive de son petit-fils, le futur duc de Morny, né de la liaison de

Charles de Flahaut avec la reine Hortense. L'amie très chère de Talleyrand n'avait pas lieu d'être mécontente de son sang.

« Bremgarten est très vide », écrivait Montesquiou huit jours après ce départ.

Toutefois, la politique française semblait prendre un tour favorable à son retour. Robespierre était tombé depuis huit mois, la réaction thermidorienne éveillait les espoirs des émigrés qui avaient au début donné des gages à la révolution. Mais il fallait attendre encore et le ci-devant académicien de la ci-devant Académie ne manquait pas de préoccupations, petites et grandes.

Une des ses privations à Bremgarten était le bain. De son temps, à Paris, il possédait dans ses différentes maisons, une bonne douzaine de ces baignoires appelées sabots, rendues célèbres par celle où fut assassiné Marat. Dans les Bailliages libres, on ne connaissait, en fait de baignoires, que quatre planches de sapin coulant de partout et qu'on ne pouvait chauffer qu'à force de chaudrons d'eau bouillante. Il confie ses ennuis, entre deux bouts rimés, à son amie. Il pensait que les sabots étaient chose commune dans la Sybaris lausannoise. « Puisque vous n'êtes pas encore parvenus à ce degré de corruption, lui dit-il, je m'en tiendrai à mon sapin si le besoin urgent se représente, mais j'espère que je pourrai m'en passer. »<sup>1</sup>

Cet hiver de 1794 à 1795 est rigoureux : la Reuss et le lac de Zurich sont gelés, mais le règne des Jacobins est fini et le solitaire de Bremgarten espère une nouvelle France au printemps.

Déjà, M<sup>me</sup> de Staël lui offre ses services à Paris, mais ce patronage lui semble encore un peu compromettant et surtout un peu bruyant.

Le général avait eu, lui aussi, son idylle. Elle n'est pas ignorée des lecteurs de la correspondance de Rosalie de Constant, car c'est à la spirituelle bossue qu'il songea à s'unir par les liens d'un mariage dans lequel il voyait surtout un établissement. Il s'en ouvrit assez abondamment à M<sup>me</sup> de Montolieu, sa confidente ordinaire. Pour Rosalie, l'obstacle essentiel était la présence d'une belle-famille, car son prétendant était veuf et père de plusieurs grands enfants. Elle ne pouvait se voir dans le rôle de belle-mère. Pour Montesquiou, les empêchements étaient avant

<sup>1</sup> Correspondance Montesquiou-Montolieu.

tout d'ordre financier. Il s'en ouvre à l'auteur des *Châteaux suisses* : La bosse est le moindre des obstacles, non qu'il aime de préférence les femmes ramassées, car il préfère les miniatures aux beautés colossales, mais parce que les défauts extérieurs sont bientôt effacés par la grâce de l'esprit et par les qualités du cœur.

Le véritable empêchement, celui qui est invincible, c'est la misère réciproque. Ce que je possède équivaut à rien, ainsi quand même on le doublerait, il n'en résulterait qu'un zéro de plus. Je supporterais fort bien, en tout temps, les privations pour moi, pas pour une compagne, si j'en avais une... D'ailleurs, si je prenais un parti comme celui de former une association en pays étranger, il faudrait au moins qu'il me sauvât de l'honorable désagrément d'être à la charge de la paroisse. Si votre petite amie avait 200 000 livres de France à elle, si, en m'ayant regardé d'un peu plus près, elle croyait pouvoir être heureuse avec moi, si, avec la chance possible des événements pour moi, elle consentait dans le cas contraire que sa petite fortune fut à mon usage comme au sien, je dirais comme dans *Rose et Colas* : Parlons ! Mais nous sommes si loin de compte qu'il n'y a pas même à y regarder et j'en suis bien fâché, car *Beau-Soleil* me conviendrait merveilleusement et je crois très aimable sa petite propriétaire. Huit à dix mille livres de rente, voilà le nécessaire pour deux personnes sages qui se conforment aux usages du pays et qui ne vivent pas absolument seules. Vous trouverez peut-être dans ce calcul un peu de mes vieilles habitudes, mais il faut me le passer, car j'en ai furieusement rabattu. Tout ce que je sais, c'est que si un roman de ce genre se réalisait sous vos auspices et dans votre voisinage, je prendrais facilement mon parti de tout le reste et je me dirais : *Nunc dimittis* <sup>1</sup>.

Tel n'est point le langage de la passion. Si ce mariage de raison ne put se faire, Montesquiou en prit son parti plus facilement encore que la petite propriétaire de *Beau-Soleil*.

Le printemps venu, il éprouva le besoin de sortir de nouveau de son ermitage argovien, qu'il coupait de séjours à Zurich, chez ses amis Hottinguer, où il rencontrait fréquemment Henri Meister, le continuateur de la fameuse correspondance de Grimm, alors en disponibilité dans sa cité natale. Une longue résidence à Paris avait familiarisé ce dernier avec le monde intellectuel de l'ancien et du nouveau régime. Meister échangeait force pronostics avec l'ex-député à la Constituante.

---

<sup>1</sup> Correspondance Montesquiou-Montolieu.

En dépit de ces agréables relations, Zurich lui paraît le fond de l'Allemagne, comme il le confesse à sa correspondante. Il préfère la route de l'ouest.

On le rencontre chez l'hospitalier M. de Garville, à Greng, où Norvins le vit arriver. Le mémorialiste ne manqua pas de dessiner son portrait moral.

Sa conversation, si attachante par les ressources de son esprit, par son expérience d'homme de cour, d'homme politique, d'officier général, et par sa distinction littéraire, recevait aussi de la noblesse et de la sincérité de ses sentiments un charme inexprimable... Jamais, depuis lors, sauf le duc de Liancourt et le marquis de La Fayette, je n'ai vu un grand seigneur patriote d'aussi bonne foi. Je confesse que mon royalisme en fut singulièrement impressionné ; l'ascendant irrésistible de cet esprit d'élite me préparait aux doctrines de deux autres esprits supérieurs, M<sup>me</sup> de Staël et Benjamin Constant que la Suisse devait bientôt revoir. M. de Montesquiou croyait à la république comme à un gouvernement possible après le renversement de la monarchie... Il admettait tellement la convenance, même pour un homme comme lui, de vivre sous la république que, pendant les deux années de sa retraite en Suisse, il s'étudia à se ménager les moyens de rentrer en France<sup>1</sup>.

Ce moment arriva enfin le 3 septembre 1795. Après avoir adressé à la Convention, assagie par un afflux de députés modérés, un mémoire justificatif demandant des juges<sup>2</sup>, il obtint la permission désirée. Il partit pour Paris en compagnie de Meister. Dans ses *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris*<sup>3</sup>, Meister décrivit les aspects de cette France bouleversée où le passé et le présent contrastaient tragiquement à chaque pas. Il est malheureusement muet sur son compagnon de route. Les deux voyageurs arrivèrent à Paris le 22 septembre. Meister n'y séjournna que deux mois. Au moment de son départ, Montesquiou lui adressait, le 13 novembre, ce billet : « Je ne puis vous répéter assez combien je vous regrette et combien je vous envie. » Regrettait-il déjà, dans ce monde qu'il ne reconnaissait plus, son paisible asile de Suisse ?

<sup>1</sup> NORVINS, *Mémorial*, II, 26-28.

<sup>2</sup> MONTESQUIOU, GÉNÉRAL DE, *Mémoire justificatif pour le citoyen A. P. de M.*

<sup>3</sup> HENRI MEISTER, *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris 1795*.

PAUL USTERI et EUG. RITTER, *Lettres inédites de M<sup>me</sup> de Staël à Henri Meister*. Paris, Hachette, 1903.

Il avait peine à reprendre pied dans ce Paris inapaisé, où ses amis du parti modéré, les Boissy d'Anglas, les Thibaudeau, les Rabaut Saint-Etienne, ainsi que lui-même, étaient encore souvent dénoncés comme suspects et désignés à l'incarcération par la séquelle des jacobinières.

Ses amis vaudois ne l'oubliaient pas. Charles de Constant, qui lui fit visite en mai 1796, le retrouva dans un état qui lui fit de la peine. Il était devenu sourd, ce qui, écrivait-il à sa sœur Rosalie, a été l'occasion de quelques coq-à-l'âne déplaisants. Mais il se montrait plein de reconnaissance pour ce qu'on avait fait pour lui en Suisse. Aussi quand M<sup>me</sup> de Montolieu vint le voir, l'été de cette même année, le général l'établit avec sa famille dans un vrai palais, avec équipage, laquais, fêtes, ainsi que le raconte encore Charles à sa sœur.

La révolution dans laquelle il s'était lancé par un entraînement sentimental lui apparaissait plus décevante encore de près que de loin. « Lorsque la raison a sonné le tocsin sur la plus étrange peut-être des illusions humaines, écrivait-il, il n'y a pas à y revenir. L'Europe y passera et les princes du Saint-Empire auront leur tour. »

C'était le temps où le jeune Bonaparte moissonnait les victoires en Italie. Comme nombre d'émigrés, chez qui le sens national était demeuré vivace en dépit des persécutions et des injustices qui ne leur avaient point été épargnées, l'ancien commandant de l'armée des Alpes suivait d'un cœur battant la montée de la gloire militaire sur le drapeau tricolore. « La campagne d'Italie est du genre d'Annibal », annonçait-il à M<sup>me</sup> de Montolieu. « Je ne serais pas étonné qu'elle nous menât jusqu'à Rome et que votre neveu, le général de la Harpe, nous revînt dans trois mois du Capitole. Quelle joie pour votre prophète Calvin, ajoutait-il malicieusement, quelle douleur pour l'abbé Maury » (le grand défenseur de l'institution pontificale).

Ces lignes sont du 8 mai 1796. Ce jour même, le général Amédée de la Harpe trouvait une mort glorieuse sur le champ de bataille de Codogno.

L'élection au Directoire de Barthélémy, l'ambassadeur de la République en Suisse, lui donna de grands espoirs. Formé aux usages de l'ancienne diplomatie, modéré et libéral, le nouveau directeur était de sa parenté politique et intellectuelle.

Montesquiou nourrissait un projet très cher : celui de revenir en Suisse en mission officielle.

J'étais à peine arrivé à Paris, raconte Barthélemy dans ses *Mémoires*, que le général Montesquiou me témoigna son désir d'être nommé ambassadeur en Suisse. Aucun choix n'aurait pu être plus satisfaisant, plus tranquillisant pour les cantons qui le désiraient vivement. Ils se souvenaient avec reconnaissance des grands services que M. de Montesquiou leur avait rendus lorsque, commandant, vers la fin de 1792, l'armée des Alpes et ayant eu des ordres d'une partie du Conseil exécutif provisoire d'attaquer Genève et le canton de Berne, il désobéit. Je dis à M. de Montesquiou qu'il pouvait bien compter sur ma voix, ainsi que sur celle de Carnot, à qui j'en avais parlé, mais que c'était à lui ensuite à se ménager le suffrage des trois autres membres du Directoire, de Barras, par exemple, au moyen des rapports particuliers que M. de Talleyrand, son ami, avait avec ce directeur. M. de Montesquiou se récria avec la plus grande surprise qu'il croyait me faire injure et à mes collègues, en recherchant d'autre suffrage que le mien, qu'il lui semblait impossible que, par déférence, par égard, ils ne s'en rapportassent pas entièrement à moi du choix de mon successeur.

« Mais d'où venez-vous donc ? lui répondis-je. Ne savez-vous pas infiniment mieux que moi que je suis assis à côté des plus grands monstres de la terre, qui, loin d'être susceptibles du moindre procédé de délicatesse envers moi, voudraient pouvoir m'étouffer ? » M. de Montesquiou me répétait toujours sa même phrase, et moi je lui répétais la mienne (Barthélemy ne semble pas s'être rendu compte de la surdité de son interlocuteur). A la fin, poursuit-il, après avoir fait parler à Barras par Talleyrand, il se décida à le voir. Barras le reçut à merveille, lui fit les plus belles promesses du monde et l'assura que, lorsque je le proposerais au Directoire pour l'ambassade en Suisse, il se réunirait à mon opinion avec le plus grand empressement. Voilà M. de Montesquiou enchanté. Dès le lendemain, je fais la motion au Directoire. Barras est le premier à demander l'ajournement. M. de Montesquiou ne fut jamais nommé.<sup>1</sup>

De sa *Chaumière* de Lausanne, Rosalie de Constant suivait les démarches de son ex-prétendant. « Voilà M. Barthélemy au Directoire, annonçait-elle à son frère Charles. Le général voudrait bien avoir sa place (d'ambassadeur en Suisse), mais sa faveur n'est pas grande. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> BARTHÉLEMY, *Mémoires 1768-1819*, publiés par Jacques de Dampierre.

<sup>2</sup> Lettres de Rosalie de Constant à son frère Charles. Manuscrit. Bibliothèque publique et universitaire, Genève.

Elle l'était d'autant moins qu'en ce lourd été de 1797 les nuées orageuses s'amoncelaient sur le Corps législatif, qui avait succédé à la Convention. La lutte s'avivait entre la majorité modérée de la représentation nationale et la majorité jacobine du Directoire<sup>1</sup>. Tout indiquait l'approche d'un coup d'Etat. Déjà, le 8 août, Augereau avait été nommé commandant de la division militaire de Paris. Avant un mois, la journée du 18 fructidor allait chasser Barthélemy et Carnot du Directoire et envoyer à la déportation les députés modérés du Corps législatif.

Dans cet intervalle, gros de menaces, Rosalie de Constant écrivait, le 23 août, à son frère Charles : « M<sup>me</sup> de Montolieu a reçu une lettre fort extraordinaire du général qui dit qu'il part, qu'il ne faut plus lui écrire, qu'il ne sait quand la correspondance pourra se renouer. Il paraît fort triste et l'on n'y comprend rien... Il paraît que le moment de crise approche... »<sup>2</sup>

Il faut croire que ce moment fut heureusement surmonté par le général, puisqu'à un an de cette grosse alerte, Charles de Constant pouvait annoncer à sa sœur que Montesquiou, alors âgé de cinquante-six ans, avait épousé en secondes noces M<sup>me</sup> de Pange. Il reçut les félicitations de ses amis vaudois, mais il ne devait pas jouir longtemps de son bonheur. « Il était heureux, nous avait écrit des choses très amicales », mandait Rosalie à Charles de Constant, en lui annonçant la mort de leur ami survenue le 30 décembre 1798, moins de trois mois après lui avoir fait part de ce second mariage.

Quelques semaines plus tard, le 9 février 1799, elle lui écrivait encore : « Isabelle (de Montolieu) n'a point encor pensé à faire imprimer la correspondance du général ; nous l'avons fort regretté. »<sup>2</sup>

A un siècle et demi d'intervalle, ces regrets ne peuvent plus être aussi vifs que pour les contemporains. Le temps qui emporte avec lui tant de choses, n'a pas ménagé tout ce qui appartient à l'ancien régime finissant dans les lettres qui s'échangèrent entre Bremgarten et Lausanne pendant deux ou trois années dramatiques des destinées humaines. Petits vers, bouts rimés, compliments échangés, grâces aujourd'hui surannées d'un monde qui

<sup>1</sup> MALLET-DUPAN, *Correspondance avec la cour de Vienne 1794-1798*, T. I, 411 et passim.

<sup>2</sup> Lettres de Rosalie de Constant à son frère Charles.

mourait pour avoir trop vécu, y tiennent beaucoup trop de place, à notre gré d'aujourd'hui, à côté des sentiments plus graves que devrait inspirer, nous semble-t-il, le crépuscule d'une époque qui fut grande dans l'histoire de la civilisation.

Mais ces petites réalités quotidiennes et ces divertissements anodins, traversés de trop rares lueurs, nous enseignent du moins que le pressentiment des menaces qu'un monde porte en soi ne s'impose ni unanimement ni perpétuellement à l'esprit des contemporains. L'intelligence peut les saisir, l'instinct se refuse aux prévisions les plus sombres et se raccroche aux plus fugitives raisons de garder l'espérance. Selon la réflexion pénétrante d'un récent historien de l'Eglise, M. Daniel-Rops, c'est parce que l'homme s'étourdit et oublie que la vie demeure possible.

PIERRE GRELLET.

*Sources*

Outre les documents cités en notes, j'ai utilisé la presse révolutionnaire, particulièrement les *Révolutions de Paris*, de Loustalot, la feuille la plus répandue et la plus lue pendant les premières années de la Révolution, et dont M<sup>me</sup> Suzanne Roulin a bien voulu me communiquer des extraits relatifs à mon sujet. Je lui en exprime toute ma gratitude, ainsi que de m'avoir procuré ce qui pouvait m'intéresser dans les papiers manuscrits de la famille de Constant.

P. G.